

La Route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Là, souvent, les Ouleds, au réveil, nonchalantes, venaient s'étendre sur les nettes qui recouvraient le sol de terre battue, fumer et se conter les hasards de leurs nuits. Ce babillage, le cliquetis des colliers de sequins et des bracelets accompagnant chacun de leurs gestes lents et mièvres, l'amusait quelque temps. Il notait l'éclair des bijoux tremblant sur leur chair ardente aux reflets de bronze, à peine voilée. Il aimait leurs costumes souples aux vives couleurs, les voiles pailletés scintillants dont elles s'enveloppaient. Elles s'asseyaient en rond, autour de lui, chantaient une de ces mélodies étranges d'ici, à l'allure berceuse, qu'elles se transmettaient de générations en générations ; parfois aussi elles riaient à propos d'un rien, se moquaient de lui ou se disputaient. Alors il leur jetait des cigarettes, ces petits pains à l'anis qui entouraient sa tasse, d'autres sucreries encore et elles les attrapaient au vol comme de jeunes chats, amusées, très souples. Leurs petites mains, à la paume jaunie, rousse de henné, de vraies petites mains de singesses, griffaient quelquefois en passant.

Après, il rentrait s'enfermer en sa petite chambre bien close. Et là, tout le jour, il s'essayait à étudier, étudier n'importe quoi, attacher l'esprit, le reprendre, le soustraire à l'envahissante torpeur qui l'accablait. L'anémie, la fièvre mauvaise le guettait et il ne voulait pas se laisser aller au lent découragement, à la perte de toute énergie. Ne devait-il pas se garder ? Ne s'était-il pas promis d'agir de toute son âme ? Il n'avait donc pas à se laisser aller aux siestes interminables qui les courbaient tous autour de lui, les détraquaient, les brisaient peu à peu. Il avait à lutter et à ne pas désespérer. Et pour cela toute occupation, tout travail, tout livre était bon.

C'était le secours inestimable.

Vers huit heures, le soleil tombé, il traversait le parc désert, pétrifié, mort, semblant se tenir debout par miracle. De grandes ombres mauves et roses glissaient au long des palmiers, caressaient les grands buissons de lauriers-roses immobiles.

A la popote il retrouvait ses camarades.

Le dîner était servi dans une grande salle blanche, haute, qui étant close tout le jour, semblait fraîche. Au-dessus de la table un large panka se balançait. De l'autre côté de la porte, dans le couloir, un Joyeux tirait la ficelle qui le faisait mouvoir.

Et l'on mangeait, très peu, n'ayant pas faim. On n'avait jamais faim, du reste. On faisait cela par habitude, et pour s'aider, on buvait un mélange de champagne sec et de limonade servi dans un saladier plein de glace pilée. Comme cela, les mets passaient sans trop de dégoût.

Il arrivait que la ficelle du panka glissant au-dessus de la porte, sur une roulette, échauffée au même endroit par l'incessant va-et-vient, cassait tout à coup. Inerte au-dessus des têtes, le panka retombait alors tous s'arrêtaient de manger, regardaient anxieux le Joyeux qui se hâtait à rattraper sa ficelle, à joindre les deux bouts.

— Vite ! criaient-ils, sentant une lourdeur venir en l'estomac, une angosse les étreindre, une petite sueur froide mouiller les tempes.

Et quand le panka était remis en mouvement ils restaient un temps sans baisser la tête, aspirant l'air violemment agité qui passait et repassait sur leurs fronts pâlis.

Le dîner fini, le café pris, ils sortaient, s'en allaient à travers le parc. Dans la nuit blanche filtrant à travers les palmes, rigides, ils se promenaient longtemps, allaient, venaient, s'asseyaient, puis repartaient causant de choses et d'autres, mais tous, sans se l'avouer, ayant la peur

de rentrer chez eux, en ces petites chambres étouffées où ils ne pouvaient dormir.

Quand onze heures approchait ils s'acheminaient vers la gare. C'était l'heure où le train de Constantine arrivait. Et ils allaient voir, morts d'ennui, le mouvement de ce train, pas très grand, qui arrivait si doucement, dont la locomotive avec ses grands yeux clairs et son sifflet avait cependant un air important, comme dans les gares de France. Naturellement il n'y avait jamais personne, rien d'intéressant ; quelques mercantils, quelques soldats ou officiers, très peu, obligés à ce voyage. Or ceux-là ne comptaient pas.

Après ils s'en allaient à travers la plaine, dans le soir, face au désert, baissant la tête, dans les temps de sirocco, à cause de ce vent de sable qui les frappait au visage, leur brûlait les paupières.

Là, au bord d'un chemin, un Espagnol tenait un débit, une mesure en planches où ils n'auraient jamais osé se rendre en plein jour. Mais on y servait de la limonade et de l'eau très fraîches. A côté, en plein air, il y avait des tables et des bancs, tout ce qu'il y a de plus primitif ; des planches mal équarries, tordues, éclatées par la chaleur, clouées sur des piquets enfoncés dans la terre. Jamais de lumière. La lune ou les seules étoiles éclairaient suffisamment.

Il y avait toujours beaucoup de monde ; des amis à lui, des Espagnols, puis des Maltais, des Piémontais, d'autres encore, tous manœuvres ou terrassiers employés à la gare et le long des voies, une vraie Babel de voix rudes sonnait haut. Ils s'assemblaient là chaque soir, traînant leurs familles, un tas d'enfants endormis ou criants, buvant comme leurs parents, et leurs femmes, beaucoup de femmes en cheveux et camisoles sales, débraillées, accoudées parmi eux. A la lueur des pipes, d'une allumette enflammant une cigarette, on apercevait leurs ombres énormes, des dos larges, d'étranges coiffures. Dans l'ombre, toute cette population grouillait, toussait, riait ou jurait. Cela sentait le gros vin répandu, l'odeur âpre des pipes brûlées, le fauve ayant chaud, la bête humaine. Et comme eux, lassés,

(1) Ollendorf, Paris, Reprod. interdite.